L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MERCREDI MATIN 5 FEVRIER

Une Lettre à M. Kellogg.

Thomas W. Worrall, défenseur zélé des radicaux jusqu'à la fin de 1872, membre de cette Législature que M. Warmoth a si énergiquement dénoncée, est pour tout dire en un mot, éditeur de la *Merveilleuse*, vient d'adresser une charmante petite lettre à M. Kellogg.

L'ancien percepteur de la douane s'était engagé à lui donner une excellente place en cas de succès. Aux yeux de beaucoup de gens, nul plus que lui ne pouvait y prétendre : il avait consacré son talent d'écrivain et son prestige au triomphe de la bonne cause ; il avait traversé les paroisses sans jamais faire appel à la caisse des honnêtes épargnes et haranguée les populations qui ne se doutaient pas que l'élection de M. Kellogg fût indispensable au bonheur de la Louisiane. A la fin de la campagne, il rentrait dans ses foyers exténué, ensouillé, pendant onze mille piastres.

Eh bien, malgré ces titres à la gratitude de son parti, il renonce aujourd'hui, sans avoir essuyé de refus, à l'emploi qu'il avait sollicité, et prie le citoyen de l'Illinois de considérer sa lettre comme non avenue. Il y renonce parce que, dans les circonstances actuelles, il ne pourrait se décider à accepter quoi que ce soit de l'homme qu'il est convaincu d'avoir si puissamment aidé. Il l'entend lui demander ses raisons, et il les lui donne en termes catégoriques :

Je ne crois pas, dit-il, que vous soyez le gouverneur légal. Les témoignages produits à Washington depuis une semaine, joints à ce que je savais déjà, me le prouvent clairement.

Le souvenir de l'argent qu'il a gaspillé ne peut s'effacer de sa mémoire, mais il n'en reste pas moins formé, inébranlable.

En prenant cette résolution, je dois abandonner tout espoir de récompense, mais j'aime mieux subir des pertes et la gêne que de sanctionner, par un de mes actes, les fraudes à l'aide desquelles vous êtes arrivé au fauteuil. La pauvreté, s'il le faut, mais rester gentilhomme, ayant reçu l'éducation d'un gentilhomme, cela vaut pour ma famille et pour moi une honte que de les approuver.

M. Worrall ne veut plus que la Louisiane soit exploitée, vilipendée et pillée ; il indique aujourd'hui du devoir de pauvres ignorants servir d'instruments d'oppression et de torture à des individus sans principes et sans cœur : jugez-en :

Je suis par éducation — j'allais dire par instinct — l'ami du nègre, mais je me révolte au spectacle de sa botte posée sur les cous des hommes de ma race. Si des blancs dangereux profitent du vote de la population de couleur et s'en servent malhonnêtement pour attendre leur but, je ne saurais les suivre dans cette voie ; je ne peux être plus longtemps membre d'un parti qui a pour chef de semblables individus. Je connais les ennemis républicains de l'État ; je sais parfaitement qu'à certaines honorables exceptions près, ce sont des égoïstes, des dénigrateurs des institutions qui ne sont pas leurs. Un citoyen respectable est déplacé parmi eux.

Le rédacteur de la *Mitraille* attribue la destruction du parti républicain en Louisiane et les troubles qui menacent d'anéantir le commerce à l'immixtion injustifiable de ces meneurs dont quelques uns sont des officiers fédéraux. Il avait conseillé à M. Kellogg de rompre avec eux, mais le candidat des noirs ne l'a pas écouté.

Voici un paragraphe à l'adresse de M. Grant :

Si le gouvernement des Etats-Unis ne protège pas les habitants de l'Etat contre les conséquences des fraudes qui viennent d'être commises à leur préjudice, je pourrai me faire dans mes intérêts.

L'insuccès de son premier avis ne l'ayant pas découragé, M. Worrall, en ancien allié, tâche de faire comprendre à M. Kellogg la nécessité de confier le gouvernement aux véritables élus, sous peine d'infamie.

La missive se termine par les mots de « votre *respectueux* serviteur. »

LOUISIANE.

BATON ROUGE. — Dans le courant de la semaine dernière, le bayou, en face de Baton Rouge, charriait des glaçons de bien six pieds carrés et d'environ six pouces d'épaisseur. Il y avait très longtemps que les glaçons n'étaient descendus aussi bas. Si le froid s'était maintenu quelques jours de plus avec la même rigueur, nous les aurions vu passer en face de la Nouvelle-Orléans.

Les travailleurs manquent dans la paroisse d'Est et d'Ouest Baton-Rouge, et les habitants ne pourront pas planter autant de cannes et de coton qu'ils l'eussent désiré.

Deux nègres, Valmore et Joe Williams, employés sur l'habitation Rhodes, s'étant pris de querelle, le premier a tué le second d'un coup de hache.

IBERVILLE. — La petite vérole sévit à Plaquemine et dans les environs de cette petite ville.

PAROISSE IBERVILLE. — L'*Iberville South* exprime des craintes sur la solidité des levées de cette paroisse. Elles ne sont nulle part entamées, dit-il, mais nous pourrions signaler maintes parties faibles. Elles ne pourraient résister à une forte pression des eaux.

L'AFFAIRE DU SÉNATEUR POMEROY.

Le *Missouri Republican* publie les dépêches spéciales suivantes :

Topeka, 29 janvier.

La lumière a enfin lui sur le Kansas! Le sénateur Pomeroy a été démasqué complètement aujourd'hui ; M. John J. Ingalls, d'Atchison, a été élu sénateur à la presque unanimité. Au moment où se recueillait les votes en convention des deux Chambres, le colonel York, membre du Conseil pour le comté de Montgomery, à l'appel de son nom, a passé au président $7,000 que M. Pomeroy lui avait donnés pour son vote. Puis, il a raconté en détail les circonstances du marché dans un speech qui a duré une heure. L'effet a été foudroyant. Une résolution a été passée par la Législature remerciant le colonel York pour son acte, et M. Ingalls a été immédiatement élu. Depuis deux semaines Pomeroy entretenait une troupe d'agents travaillant dans la coulisse au prix de $1,500 par jour pour le moins, et il avait dépensé probablement $100,000 dans la campagne. M. *Pomeroy a été arrêté* en vertu des lois de l'Etat. Il y a douze ans aujourd'hui que le Kansas a été admis dans l'Union, et aujourd'hui il réclame cet anniversaire en donnant au pays un exemple mémorable de corruption pompe.

Signé : T. D. THATCHER.

Une autre dépêche contient des détails plus circonstanciés ; en voici un extrait :

Topeka, 29 janvier.

Le sénateur York a raconté trois entrevues entre lui et M. Pomeroy. Il a dit que ces entrevues avaient eu lieu confoirmément à un plan concerté entre lui et d'autres opposants à M. Pomeroy. La première a eut lieu dans la soirée de vendredi dernier, en présence de plusieurs personnes. La seconde a été privée, et a eu lieu lundi soir, sur la proposition de M. Pomeroy.

A cette dernière entrevue, M. Pomeroy offrit à M. York $3,000 pour son vote. $2,000 comptant $1,000 mardi, et le reste lundi. M. York a accepté et reçu $2,000 mardi après-midi. M. Pomeroy lui a coupé les $3,000 promis. Après cet aveu, M. York a tiré de sa poche un rouleau de billets de banque, et a dit : « Voici les $2,000 que j'ai reçus de M. Pomeroy, et que je désire remettre entre les mains du président de cette assemblée. »

A la conclusion de ces discours, il a été proposé de suspendre la séance jusqu'à 5 heures pour donner à M. Pomeroy la faculté de se défendre ; mais cette proposition a été repoussée à une forte majorité, et il a été décidé au milieu d'une grande agitation de procéder immédiatement à l'élection d'un sénateur.

Avant que l'appel fût terminé, il devint évident que M. Ingalls l'emportait sur toute la ligne. Il a été, en effet, élu avec un par 122 voix sur 123 ; il ne s'est cet pas trouvé une seule pour M. Pomeroy.

L'assemblée s'est alors séparée, après toutefois avoir ordonné l'arrestation de M. Pomeroy, qui a dû fournir $5000 de caution, et est cité à comparaître vendredi. Les amis disent qu'il oppose un démenti formel aux déclarations du colonel York, et qu'il prépare une défense qui sera livrée à la publicité.

—A propos d'un fameux duel qui n'a pas eu lieu, on s'est rappelé toutes les variantes du proverbe du commandant.

Étant donnu le sentiment particulier, et d'ailleurs très respectable, d'un duelliste vis-à-vis, on de nos amis, disait-il :

—Toucher X ! rien n'est plus facile ; au moment où se mettre en garde, il n'y a qu'à s'agrer :

Vive l'Emp.....!

L'adversaire lève alors son épée en signe d'enthousiasme, vous en profiter pour lui porter la botte meurtrière.

—On lit dans le *Liverpool Post* :

Le chancelier du consulat général du Brésil nous a communiqué, avec prière de l'insérer dans le prochain numéro, la nouvelle curieuse et extraordinaire ci-jointe qu'il a trouvée dans une correspondance de Rio du 8 décembre, adressée au *Journal de Commerce*, de Lisbonne :

« A Cabo Frio, province de Rio-Janeiro, vivait dans un pauvre vieillard nommé Manoel Collimbar, âgé de 84 ans, qui, il y a quelques jours, a eu 26 enfants, 15 garçons et 11 filles, tous vivants, plus 126 petits-enfants et 11 arrière-petits-enfants. Le père, la mère et 7 de leurs enfants ont pu se réunir à Cabo Frio, pour célébrer le 50e anniversaire de leur mariage. Le vieillard a 1 mètre 67 de haut, il a toutes ses dents, il ne porte pas de lunettes, il ne souffre d'aucune infirmité, il ne se plaint de rien, il ne fume pas, il ne prend ni thé ni café, il ne boit que de l'eau, il ne se lève pas de bonne heure, il ne se couche pas de bonne heure, il ne fait pas de sieste, il ne se lave ni ne se peigne, il ne se rase ni ne se coupe les cheveux, il ne se lave pas les pieds, il ne se lave pas les mains, il ne se lave pas le visage, il ne se lave pas le corps, il ne se lave pas du tout. Il ne se lave pas. Il ne se lave pas. Il ne se lave pas